

## Extrait de mon roman "Coeurs vaillants" publié aux éditions Maia – Le quartier de Mériadec

Jean et César passèrent devant trois maisons closes. Elles étaient facilement reconnaissables à leurs couleurs criardes, à leurs volets clos et à leur lanterne rouge. Puis, ils arrivèrent au marché à la ferraille où les ferrailleurs s'activaient sans relâche à la recherche de quelque chose susceptible d'être récupéré, le tout dans une odeur nauséabonde. À quelques minutes à peine du marché à la ferraille, ils trouvèrent la rue des Rougiers et s'y engagèrent. Au numéro 12, leur faisait maintenant face une échoppe simple d'un seul niveau donnant de plain-pied sur la rue, pourvue uniquement sur la façade avant charbonnée, d'une porte d'entrée mal entretenue et d'une fenêtre.

— La maison n'est pas spécialement avenante, mais au moins nous aurons un toit sur la tête, dit Jean en regardant en coin César qui faisait la soupe à la grimace. C'est César qui frappa à la porte. Après quelques instants apparut dans l'encoignure une femme très légèrement vêtue.

— Bonjour les enfants, dit-elle. Installez-vous dans la pièce tout au fond du couloir, ce sera la vôtre. J'ai un client qui arrive dans une heure, je dois finir de nettoyer la chambre, mais mes deux filles, Justine et Augustine, ne vont pas tarder à arriver de la manufacture de tabac. César et Jean passèrent devant deux chambres en enfilade et se retrouvèrent dans une petite pièce de huit mètres carrés, occupée par un lit, une table et deux chaises. Une fenêtre étroite donnait sur un jardin potager minuscule. L'état de propreté général de la pièce était plus que douteux. Les deux amis venaient tout juste de finir de ranger leurs affaires dans l'armoire que Justine et Augustine firent une entrée fracassante.

Les deux jeunes filles étaient mortes de fatigue après avoir effectué douze heures de travail de 7 heures du matin à 19 heures 30, interrompues seulement par une pause déjeuner d'une demi-heure. Leur dos les faisait terriblement souffrir. Elles avaient commencé à travailler, dès l'âge de huit ans, à la manufacture de tabac de Bordeaux située place Rodesse. Toute la journée, elles étaient obligées de rester debout,

penchées sur les feuilles de tabac étalées sur une table d'atelier trop haute pour elles. Elles travaillaient en respirant un air ambiant mal ventilé, avec des taux de nicotine particulièrement élevés. Conséquence de ces conditions de travail inhumaines, Justine et Augustine avaient le dos voûté et accusaient déjà une scoliose sérieuse. La nicotine respirée leur provoquait des irritations pulmonaires les faisant tousser, et ces toux répétées étaient annonciatrices de phtisie, maladie la plus contractée par les ouvrières de la manufacture, qui faute d'être soignée à temps, avait le plus souvent une issue funeste.

Malgré leur extrême fatigue, Justine et Augustine étaient follement impatientes de voir de près les deux garçons, Gascons pur jus. Savoir qu'ils venaient des landes avait pour elles deux le charme de l'exotisme. Jean et César eurent donc la surprise de les voir débarquer dans leur chambre pour les examiner de près, comme si elles avaient été au zoo. Les deux amis étaient tout intimidés d'être ainsi dévisagés. Cette pudeur exprimée par les garçons était tout à fait inhabituelle aux deux jeunes filles, accoutumées qu'elles étaient à une promiscuité de tous les instants ne permettant pas la naissance d'un tel sentiment. Percevant toutefois intuitivement leur trouble, Justine et Augustine ne manquèrent pas de l'imputer à leur charme, ce qui les fit glousser de plaisir.

— Bonjour, moi c'est Justine, j'ai treize ans. Et voici Augustine, ma sœur, elle n'a que onze ans et demi.

Les garçons se présentèrent à leur tour. Justine et Augustine se vautrèrent sur leur lit, autant par extrême lassitude que par lascivité, et commencèrent à bombarder Jean et César de questions.

— C'est comment les landes ? demanda Justine.

— C'est grand, très grand et plein de marécages, répondit Jean.

— Mais il y a bien quelques maisons, demanda Augustine.

— Pas une seule, dit César. Rien n'arrête la force du vent qui est parfois si violent qu'on a l'impression qu'il hurle comme une bête blessée.

— Mais c'est affreux ! s'écria Augustine qui s'efforçait de s'imaginer ce paysage désertique, marécageux et fouetté par les vents.

— Et de quoi vivent les gens ? demanda Justine qui était terre à terre.

— Tu peux être berger, répondit César. Chez nous, les bergers marchent sur des échasses pour ne pas se faire piquer par les épines des ajoncs et aussi pour mieux repérer les moutons dans les fourrés.

— Tu peux aussi être sardinier, ajouta Jean. C'est le cas de mon père. C'est un métier très dangereux, la mer risquant par gros temps de faire chavirer les chaloupes.

Les deux filles étaient fascinées par le récit des deux garçons. C'était une vie tellement différente de la leur qu'ils leur décrivaient. Du coup, elles étaient contentes de la tranquillité de leur petite vie étriquée. Soudain, des halètements mêlés à des cris rauques et à des gémissements se firent entendre depuis la chambre voisine. Les deux enfants se regardèrent médusés avant d'être pris de fous rires. Justine et Augustine étaient interloquées de la réaction des deux Gascons. Leur mère travaillait pour que la famille ait quelque chose à se mettre sous la dent, quoi de plus naturel ? Les halètements, cris et gémissements se poursuivirent encore un bon moment, puis ce fut le silence.

Leur logeuse, Rose Laporte, allait à présent à leur rencontre en se rajustant et en claironnant d'une voix forte à travers la maisonnée, comme s'il s'était agi d'une grande villa :

— Les garçons, je suis toute à vous maintenant !

Jean et César se présentèrent poliment, désireux de faire bonne impression. Rose se fâcha presque.

— Pas de Madame entre nous ! Nous vivons désormais sous le même toit et donc vous m'appelez Rose, comme mon mari et mes deux filles. Et on se tutoie tous chez nous !

C'était dit d'une voix énergique n'appelant pas de réplique. Si dans la manufacture de tabac où elle travaillait, Rose était inconditionnellement soumise au diktat de son contremaître, et chez elle à celui de ses clients occasionnels, elle entendait pour le reste diriger sa maison comme bon lui semblait, c'était tout ce qui lui restait de dignité. Les deux garçons acquiescèrent de la tête.